Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 41

Artikel: Un sifflet, par Berthe Balley
Autor: Balley, Berthe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-254106

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

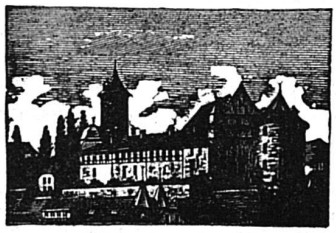
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

POUR LA FAMILLE

PARAISSANT A PORRENTRUY



N° 41 | Supplément du Dimanche 9 octobre | 1904

UN SIFFLET, par Berthe Balley (Suite)

Elle ne vit pas M. Lebon : le pharmacien avait compris que sa vue causerait à sa belle-sœur une impression par trop pénible.

Mme Serval s'approcha du lit, émue à la vue du visage déja cadavérique de cette sœur chérie.

— Je ne t'en veux pas, à toi, pauvre victime ! dit-elle.

Et elle l'embrassa.

— Merci, dit Mme Lebon en levant des yeux pleins de larmes sur la mère et l'enfant, si tristes et si pâles dans leurs vêtements de deuil ; mais ce n'est point assez, Lucie, j'ai une prière à t'adresser en souvenir de notre enfance, de notre affection : pardonne à mon mari... pardonne !

— Jamais ! fit Mme Serval d'un ton farouche.

— Oh ! ne sois pas sans pitié, reprit d'une voix plus faible Mme Lebon.

— Non, jamais !

La mourante était retombée sur son lit, suffoquée, haletante ; sa pâleur s'accentuait davantage encore, ses yeux vitreux se voilaient.

— Oh ! ma sœur ! murmura-t-elle comme en un souffle.

— Mon Dieu ! fit Mme Serval en se détournant, mon Dieu ! l'aurais-je tuée ?

— Maman, s'écria Clotilde tombant à genoux en joignant ses petites mains, maman, pardon à mon oncle !

— Ma tante, dit gravement à son tour le jeune Louis Lebon, agenouillé près du lit et tendant dans ses mains une des mains déjà glacées de sa pauvre mère, vous avez entendu ma cousine. Je vous en prie à mon tour : pardonnez à mon père.

— Par la mémoire de notre père et notre mère, balbutia Mme Lebon dans un râle.

Mme Serval ne résista plus. Se penchant sur sa sœur, entourant son cou de ses bras, baisant ces yeux qui bientôt ne devaient plus la voir, elle dit d'une voix ferme et vibrante :

— Je pardonne, oui je pardonne.

On eût dit que Mme Lebon attendait cette parole pour mourir ; une légère rougeur monta à ses joues, puis le sang redescendit.

— Va-t-en, Clotilde, dit Mme Serval.

Louis se leva, prit par la main l'enfant, effrayée par ce spectacle de la mort, et la fit sortir.

Comme il revenait près du lit, il vit sa mère sur son séant, soutenue par Mme Serval. Il prit une de ses mains, Mme Serval tenait l'autre. Tout à coup, ils sentirent une légère pression.

— Dieu... nous... juge, murmura la mourante. Et elle expira.

.....

Quelque temps après, Mme Serval et sa fille partaient pour Paris.

Depuis, on n'en avait plus entendu parler.

III

Deux mois après la vente du chien dont il avait été question, le jeune homme qui s'en était rendu acquéreur passait rue de Rivoli.

— Taco !... où est Taco ? fit-il en se retournant brusquement.

Il revint sur ses pas et jeta un coup d'œil dans la rue Muller.

Il crut voir le chien entrer dans une des maisons de cette rue.

Il se dirigea aussitôt vers cette maison.

— Madame, dit-il à la concierge, n'auriez-vous pas vu entrer ici un chien noir ?

— Oui, répondit la Pipelette, Tome, le chien des dames Serval.

— Vous dites ?

— Il sera venu voir ses anciennes maîtresses. Il aimait tant Mlle Clotilde ! c'est donc à vous qu'il appartient, Monsieur ?

— Oui, Madame. Mais vous avez prononcé un nom, le nom de ces dames.

— Serval.

— Ah ! j'avais bien entendu. Dans quelles positions sont-elles, vos locataires ?

— Oh ! pas heureuses, Monsieur ! Elles ont bien de la peine à vivre !... C'est pour cela qu'ils ont vendu le chien. Le travail des femmes est si mal payé !

— C'est vrai. Je vous remercie Madame.

— Tom ne verra pas son amie Clotilde ; la mère et la fille sont absentes en ce moment.

Le jeune homme s'avança vers l'escalier et donna un coup de sifflet.

Le chien, qui avait grimpé les six étages, et grattait vainement à la porte de ses anciennes maîtresses, redescendit.

— Serval ! répétait le jeune homme en s'en allant, Serval !...

Et, avec un sourire qui semblait rétrospectif, il murmura :

« Clotilde ! »

Deux jours après, Mme et Mlle Serval entendirent à la porte de leur logement un léger grattement.

Clotilde, ayant ouvert, s'écria joyeusement :

— Mère, c'est Tom !

Le chien sautait autour d'elle et de sa mère, leur faisant mille caresses.

Soudain, la jeune fille s'écria :

— Vois donc, maman, ce que Tom a au cou.

Sa mère s'approcha.

C'était une petite enveloppe cachetée portant pour suscription : A Mme Serval.

Très étonnées, elles se regardèrent ; la mère rompit l'enveloppe.

Dans une demi-feuille de papier à lettres était renfermé un billet de mille francs !

Sur la feuille étaient écrits ces simples mots : « Un débiteur ».

— Voici une chose fort surprenante ! dit Mme Serval ; cependant, il est évident que cette somme nous est destinée.

— Ecoute, maman, cela doit venir de quelqu'un qui devait de l'argent à mon père et aura eu des remords.

— Peut-être. En tous cas, cette somme arrive à propos. Mille francs ! nous voilà riches ! Je vais pouvoir te bien nourrir, toi qui es si anémiée. Ah ! d'ici peu de temps, tu auras recouvré tes forces, ma petite mère chérie.

Et l'enfant se mit à sauter joyeusement par la chambre.

— Nous t'achèterons une robe noire, Clotilde, plus chaude que celle-ci, dit la mère en jetant un regard sur l'étoffe, usée jusqu'à la corde, de la robe de sa fille. Mais... quel peut être ce débiteur ?

— Ne cherche pas, mère : à quoi bon ? C'est un débiteur honnête, voilà tout.

Et les deux femmes, heureuses, embrassaient le messager.

Mais si le chien n'avait pas oublié ses anciennes maîtresses et avait toujours beaucoup d'affections pour elles, il s'était très vite attaché à son nouveau maître, dont il était devenu le fidèle compagnon.

Quand il eut rendu toutes les caresses qu'on lui donnait, obéissant sans doute à un ordre qu'il avait reçu, il alla à la porte et fit entendre une plainte douce.

— Il veut sortir, dit Clotilde.

Elle ouvrit.

Aussitôt, Tom, qui s'appelait maintenant Taco, se précipita dans l'escalier et disparut.

La jeune fille se mit à la fenêtre ; mais, à cause de la corniche, on n'apercevait que le toit des maisons voisines ; même en se penchant, on ne voyait pas le trottoir d'en face.

A partir de ce jour, la position des dames Serval ne cessa pas de s'améliorer.

Pendant les quatre mois suivants, un envoi semblable leur fut fait quatre fois de la même façon.

Enfin, un jour, elles reçurent une lettre d'un notaire les priant de passer à son étude.

CONVOITISE, d'après le tableau de Mme E. Muraton

Là, il leur apprit qu'il était chargé, de la part d'un de ses clients, de leur remettre une somme de soixante-quinze mille francs à titre de restitution.

Elles cherchèrent en vain à savoir le nom de ce débiteur ; décidément, on ne peut plus consciencieux.

Mais comment avait-on pu devoir une pareille somme à M. Serval ? C'était incompréhensible.

Il devait y avoir là-dessous quelque chose de féerique.

Mme Serval avait pensé à son beau-frère, si elle n'avait su qu'il était mort depuis longtemps dans la plus affreuse misère et sans avoir pu se libérer envers ses nombreux créanciers.

Quant à son fils Louis, on ne savait ce qu'il était devenu.

— D'ailleurs, pensait Mme Serval, il était encore trop jeune pour avoir pu faire fortune, aurait-il pour lui toutes les chances du monde.

Ceci resta donc un mystère.

(A suivre) Berthe BALLEY.